

D'AMBRE ET DE SEL

TOUT UN MONDE SOUS NOS PAS

LAURENCE LITIQUE



VARIATIONS NOMADES

ISBN : 978-2-36336-073-1
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

© JACQUES FLAMENT ÉDITIONS
44, rue principale, 08380 LA-NEUVILLE-AUX-JOÛTES
www.jacquesflament-editions.com

Le code de la propriété intellectuelle interdisant copies et reproductions destinées à une utilisation collective, toute représentation, toute reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Des latitudes, des longitudes, de l'altitude.
Des pas et des mots.**

Comme une fenêtre ouverte sur le monde, une lucarne sur l'ailleurs, sur l'humain, dans tout ce qu'il a de sensible, dans tout ce qui vibre de l'un à l'autre, dans tout ce que le monde fait vivre.

Des bouts du monde, dans leurs bouts de rien qui, discrets, disent beaucoup.

Des rencontres et des cultures, des lumières et des histoires sombres, autant de tranches de vies, de fragments de récits et de bout en bout, un patchwork, un puzzle, dont certaines pièces suffisent à saisir le tout.

Et peut-être d'abord, loin de ses habitudes, nu face au monde, un retour vers soi...

Le clair et ses ombres, ici ou là, perçus, aperçus, dénichés. Saisir des lumières.

Juger ? Jamais. Noircir ? Enjoliver ? Non plus.

Que ce qui suit ne soit pas objectif est un fait. Parce que ce ne fut que vécu. Un point de vue, un point de vie. Du fond de l'âme et des tripes. Tout un monde aux reflets d'ambre, aux éclats de sel.

Aux alentours de l'an deux mille, comme une prophétie, en guise de préambule, deux images : le meilleur comme le pire. Presque hors du temps tant elles pouvaient être vraies vingt ans auparavant, tant elles le sont aujourd'hui et le seront peut-être dans vingt ans.

Quelque part dans une rue de La Nouvelle-Orléans, un diseur de contes et de légendes, un faiseur de mystères, ameuté la foule. Tout un attroupement se fait autour de lui. Il conte, raconte. Les yeux brillent, s'écarquillent. Les bouches s'ouvrent et rient. Les têtes n'ont plus de pensées en dehors de l'histoire révélée. Peu à peu, il prend à parti l'une ici, un autre là. Et la magie opère : les gens se plient au jeu et rêvent avec lui. Peu à peu, le peuple que je croyais le plus affairé de la planète, le plus individualiste, uniquement rivé sur sa propre consommation, se rassemble en une petite foule, aussi prompte à s'émerveiller que des enfants. Les uns participent, les autres s'amuse de bon cœur.

Ici, du cœur des femmes et des hommes émerge une lumière d'ambre.

À quelques mois de là, Bombay. Une mégapole tentaculaire et grouillante s'ouvrant sur les fastes de l'Orient. En attendant un train, non loin de *Central Station*, j'observe, comme le dirait un dépliant publicitaire, la foule bigarrée. Les couleurs chatoyantes des saris feraient pâlir le soleil. Les remous incessants des rickshaws, des passants, des charrettes, des voitures et autres vélos me donnent le tournis. Je marche tranquillement, je marche, je m'imprègne.

Je m'arrête. En face de moi, dans un sari turquoise, une femme. Une femme sans yeux. Non qu'elle soit mal formée de naissance ou qu'on les lui ait arrachés. Non ! On les lui a brûlés, comme le reste du visage. À leur place, de la peau soudée. Au lieu d'un nez, deux trous. C'est ainsi ici, que certains hommes répudient leur femme, au nom d'une dot mal payée ou d'une grossesse qui tarde trop... Une coutume ? Sans conteste, des actes barbares d'un autre temps.

La vie est parfois rongée par des éclats de sel.

D'AMBRE ET DE SEL

Ce n'est au final que pour les femmes et les hommes, les enfants rencontrés, les paysages traversés, que je laisse ici quelques impressions du monde, qui ont traversé mon regard. Simple témoin de mes pas qui se sont arrêtés ici ou là, en dehors de l'agitation qui nous empêche si souvent de nous poser. En clair et en obscur.

35.424149° de latitude Nord
80.249634° de longitude Est
12 août 1995, CHILAS, PAKISTAN

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me retrouve sous une table branlante, tremblant moi aussi de tous mes membres. Précaution de mon cerveau reptilien ? Sans aucun doute. La frayeur ne nous laisse pas le temps de réfléchir. Par réflexe, elle nous sauve.

Ceci dit, je n'ai pas réellement risqué ma vie ! Pas plus, pas moins que tous les habitants du pays. Installée sur la banquette d'un « café » au bord de la route du Nord menant à Gilgit, un 12 août, je regarde nonchalamment passer un convoi de véhicules infini et bruyant, klaxonnant pour faire avancer plus vite le véhicule de devant, qui ne le peut, étant lui-même précédé par un autre et ainsi de suite. Le klaxon doit avoir quelque pouvoir magique d'omnipotence dans ces pays. Pour tourner, on klaxonne. Pour se garer, on klaxonne. Pour dépasser, on klaxonne. Quand on s'impatiente, on klaxonne. Pour s'imposer et griller toutes les priorités, on appuie sur le klaxon !

Ici, comme partout, ceux qui le peuvent font le pont lors des jours fériés. La Fête de l'Indépendance du pays – soit dit en passant, la veille de son voisin indien, histoire qu'ils ne fêtent pas ensemble leurs discordes territoriales – tombe le surlendemain. Cumulée avec un vendredi – jour de repos en pays musulman –, les Pakistanais du coin s'offrent trois jours dans la fraîcheur à

l'ombre du Nanga Parbat ou de la vallée de Swat, petite Suisse pakistanaise verdoyante, quand il fait cinquante degrés en plaine. Entendons-nous bien : il ne s'agit là que des Pakistanais qui ont les moyens de s'octroyer du repos. Pas vraiment un jour de RTT en bonne et due forme. Parce qu'ici, en matière de droit du travail, rien n'est dû. Et les trois quarts de la population vivent avec deux ou trois dollars par jour. Malgré tout, la file de véhicules circulant mollement sur l'unique route étroite ne discontinue pas. Long serpent sinuant lentement sur le bitume. J'en suis là de ma fébrile divagation, les bronches saturées du CO² craché par les moteurs, lorsqu'un tonnerre sec déchire le ciel, fait exploser la terre de tous les dieux. Là, juste à deux mètres de moi. Sans répit, un autre coup retentit, puis une rafale.

On n'imagine pas la terreur de coups de feu tirés si près.

Plus rien ne bouge, le temps est suspendu.

Accroupie sous la table, je finis, chancelante, par ôter mes mains protégeant mes oreilles. J'ose un œil vers ce que je qualifie déjà de fusillade. Le silence est pesant, malgré les ronflements de moteurs au ralenti. Peu à peu, le monde sort de ses tanières, paraît s'ébrouer. Que s'est-il passé ? Visiblement rien. Ni sang, ni homme à terre... Juste là, debout à côté de sa voiture, un homme d'une trentaine d'années, le pakol de laine sur la tête, brandit une kalachnikov vers le ciel, d'un air rigolard. Le silence se rompt, des mots que je ne comprends pas sont échangés. Le tireur part soudain d'un éclat de rire sonore. Provoquant. D'autres rient un peu avec lui. Chacun retourne à sa voiture. N'était-ce qu'un canular ? Les moteurs rugissent, les coups de klaxon reprennent. Je me rassois timidement sur le banc de bois. Cet homme n'avait-il pas un klaxon suffisamment retentissant pour signifier son agacement ?! C'est la seule explication plausible que me donnera ensuite le patron du café, haussant les épaules d'un air fataliste... J'avais bien lu quelque part que le Pakistan procédait à des trafics d'armes

avec son voisin afghan ; sans doute en cas d'échauffourées plus graves encore avec l'Inde sur la question du Cachemire ou du Thar...

Tant d'armes, c'est aussi la protection et le risque d'une guerre civile toujours plausible. Lors de notre arrivée à l'aéroport de Karachi, nous crûmes à un état de siège. Il était cerné de centaines de militaires sur des kilomètres à la ronde. Le taxi nous menant au cœur de la ville avait dû faire de multiples détours et contours, se soumettre aux barrières et contrôles policiers. Devions-nous, de ce fait, nous sentir en sécurité ou en insécurité ? J'optai instinctivement pour la deuxième solution...

J'avais là la double confirmation que les armes sont disponibles un peu partout dans le pays, accessibles pour tous et circulant entre les mains de n'importe qui. (...)